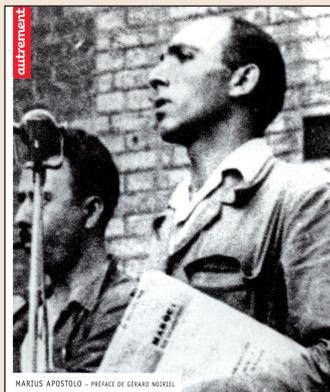


MÉMOIRE

Entre utopie et réalité

Marius Apostolo est décédé le 16 février 2007, dix mois avant que ne soit publié le livre témoignage sur sa vie auquel il travaillait depuis des années.



MARIUS APOSTOLO - PRÉFACE DE GÉRARD NOIRIEL
Traces de luttes
 1924-2007
 Mon engagement entre utopie et réalité
 Collection Mémoires/Histoire au singulier

Retour sur une vie ouvrière.

Atelier 7640 (département 76, bâtiment V5). Il est plus de 21 h 30, les chefs sont partis, la production sur la chaîne continue. L'équipe du soir travaille de 14 h 30 à 22 h 30. Ancien membre permanent du Mouvement de libération du peuple (1) et embauché à la Régie Renault comme OS, Marius Apostolo travaille sur la chaîne depuis quelques mois. Voilà quelque temps aussi, les ouvriers ont élaboré des revendications pour améliorer le travail à la chaîne : diminution des cadences (et qu'elles soient affichées), possibilité de permuter pour éviter la « robotisation », création de poste de « volants » qui permettrait aux « enchaînés » d'aller aux toilettes ou de fumer une

cigarette sans demander la permission au chef, formation professionnelle. Ce soir-là, c'est autre chose. Les chefs partis, les « enchaînés » décident... d'augmenter la cadence pour finir plus tôt, à partir d'une « astuce » d'un OS.

« Ce fut la délivrance, la joie de retrouver la liberté dans "notre" usine face à ces chaînes terrassées, silencieuses : et ces ouvriers jouant comme des enfants à fabriquer des balles avec les caoutchoucs servant au montage des directions et se les lançant à travers l'atelier. À l'heure du départ, tout fut remis en ordre par le régleur, qui avait fermé les yeux. Nous étions fiers d'avoir décidé nous-mêmes

de l'organisation de notre travail, si peu de temps que ce soit. Les anciens me dirent que c'était bien la première fois qu'une telle décision collective avait été prise. Un jalon était posé... »

Nous sommes en 1951, dans une France au sortir de la guerre où les affrontements violents entre ouvriers et forces de l'ordre sont légions. Renault-Billancourt est à la fois la « forteresse ouvrière » racontée et décryptée par Jacques Frémontier en 1971, un lieu de frictions avec des déserts syndicaux au sein de l'usine et des relations parfois complexes entre le syndicat et le parti communiste organisé au sein de l'entreprise. Dans une période marquée aussi par la guerre d'Indochine et une répression forte contre le mouvement ouvrier.

Marius Apostolo, enfant d'immigrés grecs de Marseille, a été façonné par son expérience au sein de la plus grande usine de France, où il prend rapidement des responsabilités syndicales (ainsi qu'à la direction fédérale de la Métallurgie). Arrêté et emprisonné plusieurs fois pour son militantisme syndical, Marius avait aussi été à la tête d'un mouvement de squatters à Marseille qui occupait les logements vides pour y installer les familles les plus pauvres. Dans un livre de souvenirs, *Traces de luttes, 1924-2007* (2), il raconte sa vie militante et sociale sans détours, revenant sur les désaccords qu'il a pu avoir, tant avec le parti communiste, auquel il avait adhéré, qu'avec la direction de la CGT. Ce qui ne l'empêche pas, en conclusion de son ouvrage d'écrire : « *Mes espoirs syndicaux vont encore vers la CGT. Car depuis quelques années, la CGT bouge* ». La lutte pour la régularisation aujourd'hui des salariés sans-papiers le comblerait sans doute. Pendant des années, inlassablement, Marius Apostolo a porté la solidarité avec les travailleurs immigrés. ■ JACQUES DIMET

(1) Le Mouvement de libération du peuple, le MLP (à l'origine Mouvement populaire des familles) est issu des mouvements chrétiens d'action ouvrière (ligue ouvrière chrétienne notamment). Marius Apostolo avait commencé son action militante à la JOC.

(2) *Traces de luttes 1924-2007, Entre utopie et réalité*, préface de Gérard Noirielle, Autrement, collection Mémoires/histoire au singulier, 19 €.

adjectifs superflus, où chacun pourtant, avec émotion et tendresse partagées, fils ou fille de rien, y reconnaît entre les lignes la trace de son propre père, cheminot, mineur ou métallo. C'était du temps où le métier primait sur l'emploi, du temps où le faire et le savoir-faire faisaient encore sens. « *Je n'ai pas voulu sombrer dans le nostalgique ou le pittoresque* », témoigne Martine Sonnet. « *La forme de l'écriture s'est imposée d'elle-même : toujours chercher le mot le plus simple pour en dire le maximum, la phrase la plus économique, courte et précise, réduite à l'indispensable.* »

Après le refus du manuscrit par dix-huit éditeurs, et pas des moindres, une petite maison de province, Le temps qu'il fait, le retient. Pour le bonheur aujourd'hui de milliers de lecteurs. « *Je suis étonnée et surprise de l'accueil enthousiaste que le public réserve à mon livre, de l'émotion suscitée* », confesse l'auteure sans fausse pudeur. C'est que *Atelier 62* subvertit les genres littéraires pour toucher l'indicible, l'authentique : une déclaration d'amour feu-

trée pour un père au corps mutilé par le labeur autant qu'un long cri de colère contre ses exploitateurs judicieusement démasqués. Son livre est autant une saga familiale aux couleurs savoureuses dans cette banlieue pas encore désœuvrée qu'une grande fresque sociale à la mémoire de cette classe ouvrière qui reconstruisait le pays. Tout comme la Commune, elle n'est pas morte d'ailleurs, souligne Martine Sonnet, juste plus discrète, plus atomisée sous le joug du temps partiel, du chômage et des délocalisations...

Aussi a-t-elle signé l'appel de Billancourt (voir encadré p. 21). La forteresse, assiégée, est tombée, pas la mémoire des ouvriers... À chaque retour de Normandie, l'été déclinant, Armand Sonnet avait coutume d'apposer une pancarte sur la maison familiale, orpheline de ses occupants : « *Fermeture pour travail annuel du 1^{er} septembre au 31 juillet* ». Les bouches s'ouvrent désormais. Et fièrement, superbement même. ■

(*) Éditions Le temps qu'il fait, 236 p., 24 €.



Martine Sonnet
Atelier 62

Le temps qu'il fait